

## *J'exploitais une ferme à Oued Rebaa*

Après une vaste plaine de terre calcaire dont une partie est occupée par des lots de colonisations du village de Laveran, la route contourne un petit piton rocailleux. Elle entre dans la propriété et amorce une légère descente pour passer sur le pont de l'Oued Morris. On se trouve alors dans un étroit bassin avec, sur la droite, une terre tourmentée, probablement fond d'un ancien lac salé où poussent de petites salicornes. Sur la gauche, après le confluent de l'Oued Morris venant du sud et de l'Oued Rebaa venant de l'Est, la plongée en sous-sol du plateau incliné de calcaire de Du Djebel Amrane, laisse le cours des deux oueds réunis, se diriger vers le lointain village de Chemora au Nord.

A environ 200 mètres du pont se trouve la borne "40 km". A son niveau à main droite, perchée à l'extrémité d'un éperon de terre est une première bâtisse en maçonnerie, habitation de trois pièces encadrée d'un garage et d'un magasin. Elle est complétée par de grands hangars récents couverts en éternit, fermés à l'aide de parpaings. Ils sont construits autour d'une importante cour de ferme qui s'ouvre sur l'extérieur par deux portails : l'un à l'Est, l'autre à l'Ouest.

Cet éperon en terre ocre est la limite entre le précédent bassin et celui beaucoup plus important de l'Oued Rebaa, de terre profonde, brune, argilo calcaire.

La route est droite, plate, jusqu'au pont de l'Oued Rebaa à 1 km de là, d'où elle commence ensuite à une remontée en pente légère jusqu'au plateau de Toufana. Après le pont, l'Oued venu du Sud heurte le soc rocheux du Djebel Amrane qu'il longe en changeant de direction vers l'Ouest jusqu'à sa rencontre avec l'Oued Morris.

C'est entre ce coude et le piton rocailleux que se situe la limite Nord de la propriété sur laquelle j'ai vécu plus de trois ans, à l'extrémité Est de l'immense plateau désertique du douar Aïn Ksar, sans un arbre à l'horizon.

Mais revenons aux bâtiments de la ferme : côté Est, on y accède par un petit raidillon pénible à escalader pour les bêtes attelées ; côté Ouest, on y arrive par un chemin de terre plus long mais à pente moins forte. Mon habitation proprement dite était bien sommaire. Bâtie sur ce piton elle dominait de 30 mètres la route de Batna à Kenchela. Elle avait deux satellites. Un ancien bordj à 300 mètres à l'Ouest, en contrebas de la route, et un moulin à 2 kilomètres à l'Est. Ici pas d'eau courante, si ce n'est celle d'une petite source au fond du lit de la rivière.

Le point culminant où nous sommes domine une grande partie de la propriété. Il est situé à l'extrémité d'une langue de terre caillouteuse qui prend naissance au pied des collines ravinées de schiste mauve que l'on distingue face au Sud. A notre droite,

le bassin de l'Oued Morris, à notre gauche une grande parcelle de belle terre brun foncé bordée par une avancée de terre parallèle à celle où nous nous trouvons et qui cache une partie du bassin de l'Oued Rebaa, en particulier un grand espace irrigable et un moulin hydraulique, ainsi qu'une vingtaine d'hectares non irrigables en amont de celui-ci.

A notre droite comme nous l'avons dit, des marnes grises ravinées avec affleurement salines non cultivables dans la partie basse. Le niveau s'élève petit à petit et permet, après nivellement du sol et labours peu profonds, une mise en culture progressive d'orge. La partie Est de cette parcelle haute, de 20 hectares, où se trouvent de petites propriétés arabes, est irrigable par un barrage nouvellement édifié en maçonnerie, à trois kilomètres en amont, dans une gorge qui traverse un massif rocheux. Ce barrage prélève l'eau d'une source permanente, maintenant de faible débit, qui alimentait jadis en eau potable la ville de Timgad.

A notre gauche, ce sont de bonnes terres riches argilo-calcaires profondes. La dominante argile leur fait retenir l'eau au détriment des céréales, seules grandes cultures possibles dans ces régions à 1000 mètres d'altitude, aux hivers très froids et aux courts printemps, avant les grandes chaleurs de l'été.

Les pluies principales consistent souvent en de gros orages d'automne, la pluviométrie étant de l'ordre de 350 mm annuels. Les précipitations de printemps sont la plupart du temps très insuffisantes pour assurer la bonne végétation des plantes. Seule la maîtrise de l'eau d'irrigation était de nature à donner sa valeur à la propriété. En 1930, mon père s'attacha donc à l'achat du moulin et des terrains annexes.

C'est ainsi que devinrent irrigables environ 80 hectares de bonnes terres au dessous du moulin, dont la moitié pouvait être irriguée chaque année, après une extension du canal et surtout la construction d'un barrage permanent, plus résistant que celui trop léger édifié artisanalement tous les ans sur l'Oued Rebaa.

### **Ma première année d'exploitation**

En 1929, il fallut s'occuper de la construction des hangars fermés qui entouraient la cour, aménagés en écurie, bergerie, remise à matériel et à tracteur avec atelier, réserve à fourrage. Puis ce fut en 1930 le barrage. Il déviait l'eau dans un canal de 1 kilomètre de long qui aboutissait au moulin. Destiné à remonter le niveau de l'eau d'environ 1,50 mètre, il était jusqu'alors construit de façon archaïque à l'aise de broussailles, d'alfa et de terre. A la première crue un peu forte, ce qui était assez fréquent en automne, il fallait effectuer des réparations immédiates, mais une grosse crue ne laissait qu'un trou béant impossible à colmater.

Cela interdisait le fonctionnement de la turbine du moulin et rendait impossible l'irrigation de printemps, car les réparations importantes ou même les reconstructions d'hiver étaient impraticables.

Or c'était au printemps que les cultures avaient besoin d'eau. Il était donc nécessaire de remédier à l'intégralité de l'ouvrage. Etabli dans un secteur de limons profonds il était, à cause des énormes dépenses nécessitées par des fouilles très importantes puis par leur remplissage, hors de question de le construire en béton. La solution était d'utiliser des éléments souples, capables de s'adapter au creusement par l'eau en aval de l'ouvrage. Seuls des galbions pouvaient remplir ce rôle. En plaçant une base des éléments longs de 50 centimètres d'épaisseur qui dépassaient largement le corps principal et épouseraient la courbe du creusement, puis en disposant en tête les galbions de retenue composés d'éléments accrochés les uns aux autres, on pouvait espérer obtenir un barrage qui résisterait aux crues.

Après bien des palabres, il fut convenu que nous fournirions les galbions et assurerions leur mise en place, tandis que les autres utilisateurs approvisionneraient l'ouvrage en pierres ; ce qui remplacerait les fournitures de broussailles, d'alfa et de terre.

C'est ainsi que l'on vit des processions de petits bourricots apportant des "chouaris" de grosses pierres glanées dans les collines environnantes. De la mi-juillet à fin octobre, après les récoltes et pendant les eaux basses, l'équipe s'affaira à façonner le lit de la rivière pour assurer une bonne assise aux galbions. Ceux-ci peu à peu se remplirent, se fermèrent, attachés les uns aux autres pour arriver, au fur et à mesure de leur pose, au niveau de la prise d'eau du canal ; l'eau claire s'infiltrant entre les pierres non jointoyées.

Un mois se passa, puis un gros orage éclata en montagne à 20 km de la ferme. Le lendemain matin l'Oued roula ses flots boueux et dévasta tout ... Vite nous allons voir le barrage. Il tient, l'eau passe maintenant par-dessus, mais l'entrée du canal est engorgée. Il faudra dès le retour à un état normal le nettoyer de la boue qui l'encombre. A l'avenir cette opération sera dévolue au moulin. L'eau arrivera alors à la turbine en un flot puissant, tandis que la meule tournera en ronronnant doucement sur les grains à broyer.

Un moulin ! Ce nom semble bien prétentieux pour ce petit atelier qui traite la récolte des fellahs d'alentour au fur et à mesure des besoins de la famille. Ils apportent dans des sacs à dos de mulets ou de bourricots, le grain dont la mouture servira à confectionner galette ou couscous.

Dans cette région à faible rendement, l'apport est du blé dur pour les plus aisés, mais le plus souvent un mélange d'orge et de blé appelé "boumerlout", quelquefois un peu moisi car il sort de silos creusés dans la terre près du gourbi. Le paiement s'effectue par prélèvement de 1/12, part du travail du moulin, avant que le grain ne soit versé dans la trémie.

La meule supérieure, actionnée par un engrenage de roues aux dents en bois dur, est alors mise en route. Le client, la main à la sortie de la goulotte, juge de la conformité de la finesse de la mouture avec son désir tandis que le sac, posé à même le sol et tenu par deux crochets, se remplit lentement. Il n'y a aucun tamisage, la sépara-

tion avec le tamis du son, de la semoule et de la farine sera l'affaire de la femme après le retour au gourbi. Le client est d'autant plus satisfait que le réchauffement à la sortie de la mouture est faible, ce que permet le moulin à eau dont la meule tourne lentement, l'énergie étant gratuite et la durée de l'opération sans importance. Ceux qui sont en attente ont pour passer le temps, à proximité, un "hanout" où on sert du café maure et où on vend un peu d'épicerie...et du tabac.

Le moulin est équipé de deux paires de meules, l'une en service, l'autres en cours de "rhabillage". Celle du dessous fixe et celle du dessus mobile sont de lourds disques cerclés de fer, de 1,20 mètre de diamètre, en pierres meulières. Elles sont toutes les deux creusées de rainures radiales obliques symétriques. Par un réglage d'écartement très fin, la supérieure tourne librement et écrase le grain sur celle du dessous qui, par la disposition de ses sillons, évacue le produit broyé. Après huit à dix tours de fonctionnement, l'angle de taille devient trop arrondi et il faut rafraîchir les bords des sillons avec des marteaux spéciaux, tranchants et bien trempés ; c'est le travail délicat du "rhabillage". Ces travaux de mise au point de l'écartement des meules et surtout de rhabillage demandent les compétences d'un spécialiste de plus en plus difficile à trouver. Mon père avait heureusement pu découvrir le père Morin, ancien propriétaire du moulin. Peu économe mais excellent ouvrier, il avait dû abandonner le métier pour son propre compte. Ici la force hydraulique qui ne l'obligeait pas à mettre le moteur en route chaque jour le remplissait d'aise. En été cependant, souvent par manque d'eau malgré les éclusages, il fallait mettre le moteur à gaz pauvre en route et cela ne lui plaisait pas.

C'est au moulin que j'ai eu l'occasion de faire l'expérience de mes talents de pâtissier ! Une année que j'étais seul à la ferme le jour de Noël, je décidais de venir déjeuner avec le meunier. Je proposais pour améliorer l'ordinaire de faire des meringues. Bien battus en neige, les blancs auxquels j'ajoutais du sucre furent placés en petits tas sur une plaque et mis au four...Ne doutant pas de ma réussite, au bout d'un quart d'heure j'allais retirer mon œuvre...il n'y avait plus que de petits tas brun...qui représentaient un espoir déçu.

### **L'irrigation**

Lorsqu'elle n'est pas utilisée pour le moulin, ce qui représente à peu près tous les après-midi et la nuit, l'eau au lieu d'être rendue à la rivière peut être déviée dans un canal qui assure l'entretien d'un petit jardin fruitier et potager appartenant à un musulman et pour nous une prairie de 4 hectares.

Au-delà l'irrigation des terres de culture peut se faire aussi loin qu'on peut conduire l'eau et cela représente pour nos voisins du douar 20 hectares et pour nous 80 hectares avec des tours d'utilisation bien établis.

Au temps des légions romaines, cette région d'Afrique du Nord était un pays fertile. Les roues des chars résonnaient sur les routes pavées de la voie romaine qui

reliait Lambèse à Kemchela. Et comme dans tous les lieux habités il devait s'égayer de femmes et de rires d'enfants. Oui ce pays avait dû être joyeux, prospère. Il était, dit l'Histoire, le grenier de Rome. Et puis il était planté d'oliviers comme l'attestait la meule du moulin à huile retrouvée sur place, alors qu'il ne subsistait maintenant plus aucun arbre.

J'avais le sentiment que des années s'étaient écoulées entre les romains et nous les français, sans que personne d'autre que nous ne soit venu à nouveau faire pousser du blé et redonner vie à cette terre. Exaltant pour moi !

### **Un été particulièrement chaud**

En cet été où la température atteignait 40°, il y avait peu d'eau dans la rivière. Il fallait écluser pour alimenter la turbine ; prairie et cultures souffraient.

La veille, en début d'après midi, un daïra dans sa tenue bigarrée était venu porteur d'un ordre de l'administrateur de la Commune Mixte d'Aïn el Ksar : ne plus prendre l'eau de la rivière. Les agriculteurs d'un village lointain se plaignaient en effet de ne plus pouvoir abreuver leurs moutons ! Un daïra est un cavalier à la tenue encore plus colorée que celle d'un spahi. C'est le gendarme de la Commune Mixte, cette entité qui administre de vastes territoires peuplés en grande majorité d'indigènes et de quelques européens isolés ou quelquefois rassemblé par 10 ou 12 dans des villages de colonisation poussiéreux.

Cet ordre avait pour nous un caractère injuste, car un Senatus Consulte de 1862 accordait dans les terres la priorité de l'emploi de l'eau aux utilisateurs d'amont. Se baser sur ce texte ancien ne me sembla pas suffisant pour présenter une requête en vue d'annuler l'ordre reçu. A mon sens il fallait retrouver une justification péremptoire au Senatus Consulte. C'est pourquoi je décidais d'inspecter dès le lendemain matin, de bout en bout, le mince filet d'eau qui coulait au dessous de la ferme afin de savoir ce qu'il devenait plus bas.

### **Je pars en reconnaissance**

Dans le ciel les étoiles ont disparu. Vers l'Est l'horizon se nimbe d'un vaste halo rose qui annonce la prochaine arrivée du soleil qui, déjà très loin là-bas, inonde de ses rayons le sable blond du golfe de Gabès.

Amar sort de l'écurie où il vient de donner leurs rations aux bêtes. Un cheval hennit, l'homme tient le licol de ma belle Zora, une jument anglo-arabe alezan clair, pelote en tête.

Aux quatre coins de la ferme, des petites cheminées des gourbis s'élèvent de légers panaches de fumée blanche ; depuis longtemps les femmes ont pétri la galette

de semoule d'orge et de blé mêlés qui cuit dans le tadjin et qui sera avec quelques dattes le repas de midi des hommes.

Venant des ravins du Sud, le glapissement lointain d'un chacal auquel répond l'éclatant cocorico du seigneur de la basse-cour.

J'attends sur le seuil du logis, la selle posée sur l'avant bras. Nous sellons la jument qui gonfle sa poitrine, le mors est d'une seule pièce pour ne pas blesser le palais... Une musette à droite avec quelques poignées d'orge, une à gauche avec une demi-galette et... en selle ! Une badine à la main pour écarter les intrus éventuels. Nous voilà partis au trot pour explorer, du bord de la haute falaise d'argile rouge, la longue saignée creusée au long des millénaires par les eaux sauvages des brusques orages.

Bien vite le lit de la rivière est à sec. Puis, de loin en loin, dans le fond de la faille garnie de sable clair et de galets roulés, j'aperçois un suintement d'eau et une petite mare dans laquelle à mon arrivée plongent ces tortues d'eau, plates et nauséabondes, des oueds algériens. Ailleurs ce sont des ravins, venus s'épanouir dans la grande faille, qui rompent la monotonie du parcours, obligeant à des détours ou à de pénibles escalades.

Le soleil est maintenant haut dans le ciel, la jument va le plus souvent au pas. Elle s'abreuve dans un trou d'eau. La ferme est à des kilomètres derrière nous. Des rubans de sable sans la moindre humidité se déroulent sans fin. J'ai vu ce que je voulais, il est temps de rentrer.

C'est alors que dans mon esprit revivent des images de quelques dix huit siècles en arrière. Ce pays aujourd'hui aux jeunes pousses roussies, à l'allure désertique, je le revois comme dans un miroir tel qu'il était lorsque Pline le Jeune y exerçait l'autorité de Rome. On connaît, par ses lettres à Trajan, l'inquiétude que lui donnaient les chrétiens refusant d'acheter les offrandes des dieux et d'adorer l'Empereur. Par contre on ne prête pas attention à ses notes de voyage où il déclare que " *les hippopotames vivent en ces lieux...*" Or pour cela il fallait qu'existent alors des marais et beaucoup d'herbe.

Les marais de l'Aurès ! Et oui les chotts actuels, vers lesquels convergent tous les oueds à sec venus du château d'eau des Aurès et qui ne sont plus que des flots tumultueux après les grands orages, avaient leurs bords couverts de plantes aquatiques où vivaient les grands pachydermes. Les paysages environnants étaient verdoyants, le climat doux et les cultures riches puisque là était le grenier de Rome.

Je suis tiré de ma rêverie par un écart de Zora, inquiétée par l'envol d'un couple de grosses perdrix rouges, ces bartavelles de Pagnol qui s'élèvent dans un assourdissant battement de leurs ailes courtes, puissantes et rapides, pour retrouver l'abri des diss dans le djebel Amrane. Ma ferme se rapproche, je vais m'arrêter au Bordj pour dire à Ali, le garde, qu'il aille demander aux utilisateurs de l'eau de venir

me voir à 5 heures ce soir. Il faut faire vite car le manque d'arrosage ne peut pas durer longtemps.

L'articulation de la requête pour obtenir la levée de l'interdiction est simple. Je me baserai sur la reconnaissance du matin pour justifier le bien-fondé du Senatus Consulte qui, par suite de la perte de l'eau sur le parcours, donne priorité aux utilisateurs d'amont. J'y joindrai des lettres d'utilisateurs musulmans où il sera dit *"que les légumes du jardin et les arbres, fixés à la terre, ne peuvent pas se déplacer pour aller boire et qu'il faut leur apporter l'eau de la rivière... alors que les moutons appartenant aux agriculteurs qui se plaignent ont des pattes qui leur permettent d'aller boire, là où il y a de l'eau"*.

Le lendemain, le dossier était remis au daïra qui assurait le respect de l'oukase administratif en lui demandant d'apporter la réponse à son chef. Deux jours après, l'interdiction était levée. Nous pouvions continuer à irriguer jardin, prairies et luzernière.

### **Une mauvaise année**

La récolte de cette année 1931 avait été mauvaise. Sur 1000 hectares qui appartenaient à la propriété, 400 seulement étaient cultivables, dont 200 ensemencés chaque année à tour de rôle. Avec des travaux de nivellement et des labours de profondeur croissante, on pouvait au bout de cinq à six ans, en récupérer environ 200 ; le reste devant être définitivement considéré comme terrain de parcours pour les moutons. On avait donc pu semer 20 hectares en orge, 20 hectares en avoine et 160 hectares en blé dont 40 en parcelle nouvellement irrigable. L'orge et l'avoine servant à l'alimentation animale, seul le blé était commercialisable. Le sirocco précoce avait fortement compromis les cultures en terre sèche, mais les 40 hectares en irrigation se présentaient comme devant rendre plus de 40 quintaux à l'hectare. Le blé très dru, verts foncé, m'arrivait à l'épaule et les épis étaient aussi gros et plus long que mon pouce.

L'époque de la maturité arrivée, en écrasant un épis, puis deux, puis trois, la déception m'envahit. Le grain était tout petit, flétri, léger comme de la paille ! Le sirocco l'avait saisi à peine formé et l'avait desséché. La récolte de cette parcelle était invendable. Sur le reste de la propriété on arriva péniblement à 320 quintaux à la vente <sup>(1)</sup>, et 80 pour la semence prochaine ; ce qui était un échec complet. Heureusement que cinq truies nous donnèrent une trentaine de beaux porcelets bien dodus, tandis que les 200 brebis, restées en assez piteux état par manque de nourriture dans les parcours, donnèrent des agneaux qui se commercialisèrent mal. On ne couvrait pas les frais d'exploitation.

On préparait cependant tout pour la prochaine campagne. Le tracteur Rumely de 50 chevaux avait fait les labours de printemps recroisés par le petit Ferguson ; l'eau était revenue pour le petit jardin et la prairie. Bientôt mon père reviendrait tous les

dimanches pour chasser à Amrane avec le Préfet et le Receveur des Domaines. Il y avait sur ce vaste plateau couvert de diss des compagnies de perdrix qui se défendaient très bien, en changeant de direction lorsqu'elles disparaissaient à la vue puis allaient se poser très loin, et quelques lièvres difficiles à tirer. Rien n'échappait au flair de Zita, une belle chienne bleu d'Auvergne, douce comme un agneau. Elle rapportait très bien les perdrix mais n'aimait pas beaucoup le lièvre qu'elle ne faisait que mordiller.

A la ferme le travail continuait : révision de l'espica-dorra, de la faucheuse, de la botteleuse, des panneaux en treillage des chariots, des tracteurs, et préparation du semoir et du pulvériseur.

Cette année 1931 fut aussi celle du début des périodes fatigantes du paludisme malgré une absorption journalière de quinine. Je revenais alors à Batna chez mes parents et restais alité plusieurs jours avec des températures de 39°9 ; car à la quarte s'était ajoutée la tierce !

### **L'année de la recherche de l'eau**

Le début de l'année 1932 semblait annoncer une meilleure campagne agricole que la précédente. Quelques faibles pluies avaient en janvier fait germer les semis effectués courant novembre. Comment exprimer l'émotion profonde de découvrir la plaine revêtue d'un léger tapis verdoyant tout brillant au soleil levant. Dans la journée voir toutes ces jeunes pousses frémir au vent léger. C'était pour elles une étape de la longue évolution qui conduirait peut-être à la récompense des efforts passés.

Cette année là on avait ensemencé 2 hectares de luzerne à la suite de la prairie pour augmenter un peu les réserves en fourrage de la ferme et planté au printemps 3 hectares de topinambours pour compléter la nourriture des cochons.

Dès le début avril le temps s'était mis à l'orage, le tonnerre grondait tous les soirs. On espérait une bonne averse dans la nuit mais la pluie ne tombait pas chez nous ; ce sont les montagnes du Sud qui recevaient ses bienfaits.

Il fallut donc avoir recours à l'irrigation possible sur une parcelle d'environ 30 hectares de blé qui développa une végétation exubérante, tandis qu'en mai les céréales en terre sèche périrent à vue d'œil.

Sur ces dernières parties de la propriété la floraison était terminée. Sur la terre irriguée, le blé plus tardif était en pleine floraison, les épis étaient superbes. La récolte s'annonçait très bonne. Nous ne nous inquiétâmes pas trop de quelques grosses gelées matinales à -7°, -8°. Rien ne semblait changé sur la végétation haute et drue.

Mais un jour de juin, en écrasant un épi entre mes mains, je m'aperçus qu'il était vide ! Un autre, puis un autre : il n'y avait pas un grain, la gelée avait brûlé les fleurs !



Ce fut à nouveau une bien mauvaise année, n'arrivant même pas aux résultats décevants de la précédente. Pendant l'été, affaibli par des crises de paludisme, j'allais me remettre sur pied pendant le mois passé [*en Métropole*] chez mes grands parents...

A mon retour, j'appris qu'Ali, mon garde-champêtre, était mort d'une crise de paludisme. Il avait été un drôle de bonhomme, sec comme un coup de trique, hâlé par le soleil, terreur du voisinage. Il m'avait dit : "*Si tu veux envoyer tes brebis paître chez tous les voisins, ils ne diront rien*". Au printemps de cette même année, j'avais scindé le troupeau de brebis en deux : une moitié rentrait le soir dans la cour du bordj, chez Ali. Les agneaux de ce troupeau n'étaient pas en bon état. Je lui en fis la remarque. Il me répondit que les parcours n'étaient pas assez riches et que les mères n'avaient pas assez de lait..

Une de ses habitudes avait attiré mon attention. Après l'arrivée du troupeau chez lui, il lâchait ses chiens kabyles qui faisaient bonne garde autour de la maison, surtout vers la route nationale au Sud. J'attendais donc un soir où le vent m'était favorable, je filais dans le fond de l'Oued jusqu'à la hauteur du bordj. Là, à l'abri des bâtiments, je courais vers le portail d'entrée sans être repéré par les chiens et j'ouvrais brusquement la porte. Les brebis étaient attachées les unes aux autres par le cou, les femmes bien installées les trayaient au détriment des agneaux parqués dans une pièce ! Ali avait perdu la face !

Le printemps 1932 avait été agrémenté par la visite de mon parrain et de sa fille. Accompagnés par mon père, ils m'avaient surpris juché sur mon Rumely tractant un large pulvérisateur à disques à fin d'égaliser et d'assouplir la terre d'une parcelle à la suite de la prairie sur laquelle nous devions semer de la luzerne.

Le tracteur remisé près du gourbi du propriétaire musulman, nous allâmes à la ferme. Mes visiteurs s'étonnèrent de la rusticité des équipements : pas d'électricité, pas de téléphone et de l'eau dans un grand cylindre étamé avec un robinet à la base. Ce cylindre était approvisionné par un fût monté sur deux roues tiré par un mulet et que le garçon d'écurie allait deux à trois fois par jour remplir à la sortie d'une petite source d'eau douce qui coulait en bordure du lit de l'Oued. C'est là qu'on s'approvisionnait aussi en eau potable ramenée à la ferme dans une peau de bouc goudronnée et que les femmes arabes remplissaient les cruches qu'elles remontaient sur leur tête.

Cette question de l'approvisionnement en eau potable m'avait préoccupé si bien que, muni de ma baguette de sourcier j'avais prospecté les alentours des bâtiments. Heureuse surprise, c'est dans la cour, en son milieu, ainsi que dans l'angle Sud-Ouest, que la baguette avait fortement réagi, m'indiquant la présence d'eau au sous-sol.

En début d'été nous avons retenu une équipe de puisatiers maures accoutumés à creuser dans le Sud à la recherche d'eau souterraine. Au préalable, nous avions confectionné une série de buses en béton de 1 mètre de diamètre et de 0,50 mètre de haut destinée à descendre au fur et à mesure des fouilles. Les travaux

pouvaient commencer !...2,50 mètre, 3 mètres,...à 4 mètres un filet d'eau venant du Sud...Hélas c'était de l'eau salée impropre à la consommation. Chaque jour nous la pompions espérant une arrivée d'eau douce mais elle était toujours saumâtre ! C'était le point d'eau au milieu de la cour. Il fallut reboucher le puits et avec une certaine inquiétude, nous abordâmes le second point...et ce fut à la même profondeur la découverte d'une eau également salée que même les animaux ne voulaient pas boire. Il s'agissait de courants de crête qui se perdaient je ne sais où. Notre déception fut grande ! A peu de profondeur les ouvriers avaient découvert une petite pierre de moulin à olives pour faire de l'huile qui datait du temps des romains...Les temps avaient bien changé puisqu'il ne subsistait aucun olivier dans la région. Ils étaient probablement là, à la limite de leur ère de peuplement et les invasions dévastatrices arabes à la fin du VIIème siècle, malgré la résistance des berbères menée par la "Kahéna", leur reine guerrière, les avaient fait disparaître.

### **Ma dernière année**

Que dire du printemps 1933 ? Comme chaque année, la moindre pluie ou le ciel couvert ou parfois orageux entretenait l'espoir de jours meilleurs.

En mars, les Associations Agricoles de Batna ayant organisé un voyage au Maroc où je m'étais inscrit, nous partîmes visiter ce pays à l'agriculture moderne. Nous parcourûmes les ruelles étroites du vieux Fès où étaient regroupés par quartiers les artisans du cuir, du cuivre, des bijoux, des étoffes et le secteur malodorant des tanneries avec les grands bacs à colorer la laine. Les environs, cultivés par les colons français, étaient sur de grands espaces prometteurs de bonnes récoltes tandis que dans les champs, non encore retournés par les labours de printemps, étaient de larges zones homogènes fleuries du rouge des coquelicots, du jaunes des ravenelles, du bleu des bleuets, du blanc des marguerites, formant de vastes tapis multicolores naturels que l'on retrouvait dans les tissages artisanaux.

Ce fut ensuite Casablanca, la ville grouillante d'activité au port encombré de bateaux. Pour finir, le Sud avec la visite de la ville prestigieuse de Marrakech où le Glaoui nous réserva, dans les jardins de son Palais, une fastueuse réception avec les excellentes pâtisseries confectionnées par les spécialistes de Fès et les boissons orientales de thé à la menthe et de lait d'amande. Ce furent aussi les jardins de l'Aguedal à la végétation exubérante grâce à l'eau captée à des kilomètres de là par les "fogara", ces longs souterrains qui sont creusés au pied de l'Atlas pour en recueillir les infiltrations. Ils sont à distances variables, équipés de regards qui permettent l'aération et l'accès à ce canal souterrain pour le nettoyage des éboulements accidentels...

De là nous allâmes au col de Tizi N'Chika dans l'Atlas où nous attendaient méchoui et couscous servis sous une tente en poils de chameaux et nous vîmes les femmes berbères aux jambes entourées d'épais bas en laine tissée en bandes multicolores.

Puis ce fut le retour [à *Alger*]...A mon arrivée, les muqueuses de ma bouche étaient garnies de pustules remplies de sang tandis que des plaques rouges parsemaient mon corps. J'avais contracté une bilieuse hématurique qui, prise à son début, fut guérie en une dizaine de jours. Pendant les mêmes journées, un de mes voisins de la ferme de Timgad, François Guareschi, eut les mêmes symptômes. Non soigné au début, il mourut en quelques jours.

Pour moi, il n'était plus question de retourner à la ferme !

**Robert BOURGEON**

*Ingénieur Agronome*

**\*(1)** Je dois dire ici que l'année 33 devait connaître une modification profonde sur les marchés agricoles avec la création de l'Office des Céréales. Jusqu'à cette époque les agriculteurs étaient sous les fourches Caudines de 2 ou 3 gros acheteurs métropolitains dont les mandataires achetaient dès la production toutes les récoltes au meilleur prix. Cela permettait aux vendeurs d'amortir les dettes les plus criardes : impôts, avances bancaires, assurances, alimentation livrée à crédit. Restant souvent débiteurs d'une partie de leurs dettes, il ne leur restait aucune marge pour la campagne à venir.

Cet Office des Céréales donnait la possibilité de stocker les récoltes et d'obtenir en échange des avances de trésorerie à concurrence de 80% de la valeur des apports par warrantage des livraisons. Il était ainsi permis d'échapper aux prix bas du temps des battages à 60 francs le quintal de beau blé et d'attendre la remontée des cours à 90 et 100 francs quelques mois plus tard.